

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Marion Siéfert / *Le Grand Sommeil*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Lundi 12 novembre 2018 :

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – de 19h à 20h

Sujet : *Le Grand Sommeil*. Avec Marie-José Sirach, Marie Sorbier et Christophe Brianchon.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-lecole-des-femmes-demi-veronique-le-grand-sommeil-et-avion-papier>

Vendredi 16 novembre 2018 :

RFI / *Vous M'en Direz des Nouvelles* / Jean-François Cadet – Multidiffusion

Invitée : Marion Siéfert.

→ <http://www.rfi.fr/emission/20181116-enfant-grande-le-grand-sommeil-theatre>

Samedi 24 novembre 2018 :

France Culture / *Les envies du week-end* / Caroline Broué – 7h05

Sujet : *Le Grand Sommeil* de Marion Siéfert.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/les-envies-du-week-end/les-envies-du-week-end-du-samedi-24-novembre-2018>

PRESSE

Webthéâtre.fr – 29 août 2018

Ball Room – Septembre / Novembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Libération - 21 septembre 2018

Théâtre(s) Magazine – Automne 2018

i/o Gazette – Novembre 2018

Lamuse.fr – 7 novembre 2018

Libération – 9 novembre 2018

Drafty-curiosity.blogspot.com – 10 novembre 2018

Artichaut-magazine.fr – 11 novembre 2018

Hottellotheatre.wordpress.com – 14 novembre 2018

Le Monde – 15 novembre 2018

Anousparis.fr – 21 novembre 2018

Art-critique.com – 21 novembre 2018

Toutelaculture.com – 21 novembre 2018

Pariscopes.fr – 22 novembre 2018

Mediapart.fr – 23 novembre 2018

Mouvement.net – 23 novembre 2018

Télérama – du 24 au 30 novembre 2018

Lebruitduofftribune.com – 26 novembre 2018

La Scène – Décembre 2018



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosser, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre
Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige

Ball Room – Septembre / Novembre 2018

BALL ROOM

Pays : FR

Périodicité : Trimestriel



Date : septembre - novembre 2018

Page de l'article : p.14-15

Journaliste : SCALA DE YOANN BOURGEOIS.

DANSE EN VRAC FESTIVALS

SCALA DE YOANN BOURGEOIS. PHOTO : GÉRALDINE ARESTEANU
LES INDOLENTS D'ANNA CHIRESCU ET GRÉGOIRE SCHALLER. PHOTO : CHIRESCU SCHALLER
THREE TIMES REBEL DE MARINA MASCARELL. PHOTO : ROBERT BENSCHOP



Les Inaccoutumés

13 novembre – 8 décembre 2018, Paris

Rendez-vous nécessaire de la scène contemporaine, Les Inaccoutumés fêtent les 35 ans de La Ménagerie de Verre. Avec *Open House*, Clara Le Picard met en scène un parallèle avec la Factory d'Andy Warhol. Théo Mercier et Steven Michel explorent l'intérieur corporel et domestique de chacun en auscultant une chimère mi-homme mi-Kallax (bibliothèque standardisée Ikéa). Vincent Dupont se concentre sur le rideau qui dissimule le miroir du studio pour 5 apparitions successives. *Dirty Dancers*, d'Anna Chirescu et Grégoire Schaller joue la face A et B, un corps amateur et son double professionnel. Dans cet habitat foisonnant, Antonija Livingson fait entrer *Chaud*, collection queer. Le pèlerinage en mutation près des œuvres récentes de ce groupe à dimensions variables se

transforme sur trois jours. L'enfance, sa radicalité et ses exigences absolues envers les adultes est présente avec *Le grand sommeil* de Marion Siéfert. Seule en scène, Helena De Laurens incarne une enfant qui se moque bien des attentes faites aux filles. A côté de cela, Jérôme Bel lit *La conférence sur rien* de John Cage et Annabelle Pulcini juxtapose deux corps au mathrock de Shellac et chorégraphie un manifeste « *une utopie : chaque corps pris comme un instrument, avec ses possibilités physiques et techniques, ses outils et ses qualités brutes, sans effets spéciaux, et si possible sans état d'âme* ». Ma-J. V.

☎ 01 43 38 33 44

📍 www.menagerie-de-verre.org

Des scènes aux couleurs du temps présent

Transdisciplinaire et résolument contemporain, le Festival d'automne présente des talents éclectiques. Portraits de cinq jeunes artistes à ne pas manquer

Marion Siéfert met l'enfance à nu

Elle n'a pas l'air, comme ça, Marion Siéfert, longue liane brune et gracieuse, tête bien faite et tête bien pleine, mais elle est gonflée. Ne pas trop se fier à sa douceur, son calme apparent. Quand elle était petite, dans son enfance traversée par le théâtre, elle s'est passionnée pour les sorcières. Vingt ans plus tard, à 31 ans, elle signe son deuxième spectacle, *Le Grand Sommeil*, qui plonge dans la face cachée de l'enfance, avec ses fantômes, ses peurs, son anarchie, sa cruauté, son rapport au corps et même, oui, son obscénité.

«J'ai toujours voulu écrire, jouer, raconter des histoires, mais très vite, j'ai été heurtée par les rôles féminins dans le théâtre classique.» La jeune femme fait des études littéraires brillantes, découvre la littérature et la poésie allemandes, qui l'ont «beaucoup marquée», et part à Berlin, au tournant de l'année 2010. «Là,

j'ai vu tout ce que l'on pouvait voir à l'époque, une autre vision du théâtre, beaucoup plus performative, avec des femmes fortes, qui prenaient la parole, comme celles du collectif She She Pop, l'actrice Sophie Rois ou la metteuse en scène Monika Gintersdorfer.»

Fantômette des années 2.0

Marion Siéfert va se former à l'Institut théâtral de Giessen, une école qui a peu à voir avec les conservatoires français. «Le travail y est très libre, très axé sur la création contemporaine, à la fois théorique et pratique. Là-bas, je n'ai plus été stigmatisée comme "intellectuelle", et je n'ai plus eu besoin de cacher que j'avais fait de la philosophie, de la musicologie et de la littérature allemande.»

C'est à Giessen que Marion Siéfert crée son premier spectacle, un objet scénique déjà très culotté, qui s'appelle *Deux ou trois choses que je sais de vous*, tourne

en France pendant la saison 2018-2019, et où, vêtue comme une sorte de Fantômette des années 2.0, elle joue, via Facebook, avec la vie privée de ses spectateurs. Pour *Le Grand Sommeil*, elle a travaillé, au fil de longues improvisations, avec sa cousine Jeanne, qui avait alors 11 ans, avec le désir de «libérer une énergie explosive et drôle». Sur scène, Jeanne est incarnée par l'étonnante danseuse-performatrice Helena de Laurens. Et ce n'est pas triste. ■

FABIENNE DARGE



À VOIR

LE GRAND SOMMEIL

du 7 au 17 novembre à La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers; du 20 au 22 novembre à la Ménagerie de verre



La performeuse Helena de Laurens dans «Le Grand Sommeil». MARION SIÉFERT

Libération - 21 septembre 2018

The collage consists of three distinct sections. At the top is a page from the 'AGENDA' section of a newspaper, featuring various news snippets and event listings in small text. Below this is a poster for a concert at 'TOKYO HILLS' featuring 'TAKKYU ISHINO', 'A.MOCHI', and 'MON.TO x MIRKA', with the event scheduled for '28 09 18' at '23H 06H'. At the bottom is a theater poster for 'LE GRAND SOMMEIL' by Marion Siéfert, presented at the Théâtre de la Commune à Aubervilliers as part of the 'Festival d'automne' from November 7 to 17.

DEUXIÈME CHANCE

Marion Siéfert est une rumeur lointaine. Depuis près d'un an, on entend ici et là son nom, mais c'est plus difficile de la voir. Mais face à l'engouement des initiés, le Théâtre de la Commune reprogramme en novembre la seconde pièce de cette jeune artiste, cette fois-ci estampillée du bien plus visible label «Festival d'automne», de quoi donner à ceux qui ne

connaîtraient pas encore son travail un peu de chair au bruit qui court. **A.Gu.**
LE GRAND SOMMEIL
de MARION SIÉFERT
du 7 au 17 novembre au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Festival d'automne).

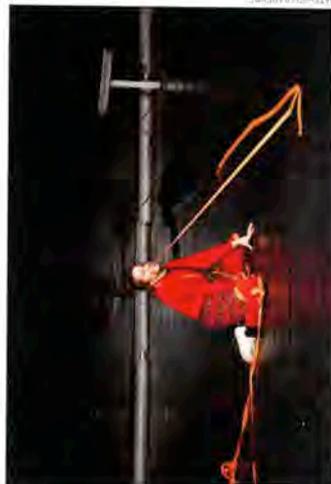
ARTISTES / PERFORMEUSE

Helena de Laurens

LA LIBERTÉ DU JEU

Sans âge et libre, l'artiste s'apprête à interpréter une enfant de 10 ans et fuit ceux qui l'enferment en la voulant comédienne plus que danseuse ou performeuse.

TEXTE JEAN-CHRISTOPHE BRIANCHON
PHOTO JULIEN PEBREL



Dans *Le Grand Sommeil*, de Marion Siefert (2018), à voir au Festival d'Automne

Qu'il est compliqué de rencontrer les comédiens... Quand certains fixent des exigences absurdes («*Merci de prévoir de l'eau des îles Fidji pour Maïmouna Diawara*»), d'autres annulent leur présence («*Accablé par l'état du monde, je ne pourrais finalement pas vous retrouver cet après-midi au bar de l'Hôtel Maurice*»). Rien de tout cela avec Helena de Laurens, puisqu'il suffira d'échanger trois messages pour organiser la rencontre à Paris, devant la Librairie de Paris, place de Clichy. C'est que la jeune femme, née en 1988, est bien élevée, pour ne pas dire bien née. Elle ne cesse d'ailleurs de le répéter : «*mon enfance était heureuse*». Il faut dire qu'effectivement, cette fille d'ingénieur et de professeure, aimée d'une fratrie de 5 enfants, semble n'avoir pas vécu de trauma plus profond que celui d'avoir dû s'exiler 5 ans durant à Bangkok pour les besoins du travail de son père, à l'âge de 10 ans. Mais alors, une actrice heureuse, c'est possible ? C'est une des autres images d'Épinal que la comédienne nous fera oublier, avec celle du comédien mercenaire, auto-centré et simple d'esprit, Jean-Luc Godard disait d'eux par la voix de Michel Subor dans *Le petit soldat* : «*Les acteurs, je trouve ça con, vous leur dites de rire, ils rient, vous leur dites de pleurer, ils pleurent, vous leur dites de marcher à quatre pattes, ils le font, je trouve ça grotesque*».



Ce ne sont pas des gens libres. Ici encore, rien de tout cela.

Peut-être aussi parce que sa prime enfance ne prédestinait pas Helena de Laurens à être comédienne, même si comme toutes les petites filles, elle se rêvait princesse. Disons que le cadre socio-culturel qui est le sien et son appétence pour la chose intellectuelle la dirigeront d'abord vers d'autres horizons que celui du jeu : ceux de l'université, pour terminer par un master Arts et langages à l'École des hautes études en sciences sociales.

PREMIÈRES FORMES THÉÂTRALES

Et puis, c'est la rupture. Parce qu'en plus de faire mentir le maître de la nouvelle vague sur la bêtise supposée des comédiens, elle sait aussi se montrer libre. Alors, elle s'éloignera de Saint-Germain-en-Laye pour rejoindre les boîtes de

nuit parisiennes et suivre le chemin d'une sorte de Guy Cuevas au féminin : organisation de soirées, programmation musicale... et premières performances aux Flash Cocotte, les soirées Quer le plus hype de Paris créées en 2007.

Performances ou autre, d'ailleurs, puisqu'elle s'en fiche, et ne comprend pas les questions de ceux qui cherchent à savoir dans quelle catégorie la placer, au lendemain des premières représentations du *Grand Sommeil*, la pièce que Marion Siefert et elle présenteront au mois de novembre dans le cadre du Festival d'Automne.

Après des années à performer pour des galeries d'art, des boîtes de nuit et une maison d'édition, cela sera d'ailleurs la première forme théâtrale au sens institutionnel du terme qu'elle présentera, même si c'est peut-être aussi du fait de cette institution que le projet a failli ne pas voir le jour. L'institution, ou le cadre en tout cas, quand la jeune fille de 10 ans avec qui devait jouer Helena sur le plateau a finalement dû décliner, ses parents considérant qu'à cette âge, les murs de l'école seraient plus aptes à la faire grandir que les planches du théâtre. Un obstacle dont Helena de Laurens n'a pas eu à souffrir, elle qui dit avoir toujours pu faire ce qu'elle voulait, et qui ne l'a pas non plus empêchée de continuer le projet avec Marion Siefert, qui signe le texte et la mise en scène de la pièce, quitte à redevenir l'enfant qu'elle était pour ainsi jouer les deux rôles, le sien et celui de la petite Jeanne. Une performance qui démontre une maîtrise absolue du jeu et, s'il en était encore besoin, que les comédiens ne sont pas que les peintins de leurs metteurs en scène, mais des créateurs à part entière, bien qu'Helena ne cherche pas à intellectualiser sa démarche plus que cela. Elle la vit, à l'image d'un artisan conscient de son geste.

Alors, quoi lui souhaiter pour la suite ? À cette question, la réponse est à la fois amusée et grave, deux mots qui définissent cette comédienne à merveille : «*un Oscar, et un peu plus d'argent !*». Parce que oui, c'est aussi cela qui définit sa liberté : le choix qu'elle a fait de quitter le confort d'un milieu pour créer le sien, souvent moins confortable, mais toujours plus proche de cette justesse de laquelle, comme tous les artistes, elle ne cesse de chercher à se confronter. ♦

THÉÂTRE

LE GRAND SOMMEIL

Après *Deux ou trois choses que je sais de vous*, présenté entre autres au Festival Parallèle, Marion Siéfert revient avec *Le Grand sommeil*, une pièce sur l'enfance.



En rouge comme le chaperon. C'est ainsi qu'Helena de Laurens entre sur le plateau, et c'est sur toute l'ambiguïté de la posture de ce personnage qu'elle va jouer une heure durant, faisant s'entrelacer dans une intelligence absolue du jeu, son corps avec les mots de Marion Siéfert, auteure et metteuse en scène du spectacle. Son corps, ou bien plutôt les siens. Parce qu'ici elle ne s'incarne plus tant qu'elle les incarne toutes : toutes les enfants du monde. A l'origine du projet un autre, avorté : celui de faire jouer Helena de Laurens en duo avec Jeanne, une jeune enfant petite cousine de la metteuse en scène. Mais reste que nous sommes dans ce monde-ci, et pas dans un autre, et qu'ici les enfants doivent le rester pour ne jamais sortir de la prison qui est la leur. Un tel projet était alors impossible à monter. Sauf que. Sauf que Marion Siéfert, dernièrement remarquée avec *Deux ou trois choses que je sais de vous*, ne s'est pas laissé faire. Elle voulait nous parler de l'enfance, et elle le fait. Une enfance abrupte et belle, qui nous apprend et nous laisse sur le bas-côté, nous les adultes pilotes aveugles de ce monde fatigué. C'est en tout cas ce que semble nous dire Helena, 30 ans, alors que de sa bouche sortent les pensées de l'enfance sacrifiée pour nous dire ces mots simples : « être adulte c'est être vieux. C'est se rapprocher de la mort. » Sous-entendu : c'est se rapprocher de la mort et n'incarner plus qu'elle.

Alors que faire ? Que faire pour s'extraire et voir le monde à l'image du champ des possibles qu'il semble être dans l'esprit des enfants ? Si c'est impossible, il semblerait que les écouter soit déjà un premier pas. En tout cas, cela pourrait nous en rapprocher tant ces enfants semblent aussi multiples et remplis de possibles que le monde quand Helena de Laurens les incarne. C'est bien pour cela d'ailleurs que ce rouge dont elle est vêtue n'est pas anodin. Ce rouge n'est autre que l'ardente couleur d'une sexualité exacerbée, mais aussi et surtout celui des flammes d'un enfer que nous avons construit de nos propres mains. Car si ce n'est nous-mêmes, qui d'autres nous fait chaque matin enfiler ces habits rouges sang ? Personne. Personne, et c'est exactement ce que nous dit cette enfant dans ce corps d'adulte. De la même façon que nous enfermons nos fils et nos filles dans un monde bien plus petit que ce qu'ils sont, nous nous enfermons dans un monde bien plus triste qu'il ne l'est. Une solution, alors : se débattre et casser la maison. Casser la maison dont nous avons colmaté les briques à la force de nos mains mais qui nous étouffe. Et pour ceux qui auraient besoin d'un exemple à suivre, ce spectacle pourrait être la solution. Une fois dessiné sur le sol le contour de cette maison à coup de Scotch, Helena de Laurens brûle et déchire, arrache et défait centimètre par centimètre ce beau dessin. Jusqu'à se présenter à nous tel que nous voudrions tous nous offrir au ciel quand tout cela sera terminé : recouverte des lambeaux d'un monde par elle assassiné. /

JEAN-CHRISTOPHE BRIANCHON

de Marion Siéfert / mise en scène Marion Siéfert /
avec Helena de Laurens, Jeanne / à voir à Aubervilliers





Festival d'Automne

LA QUESTION

MARION SIÉFERT

« QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ? »

« M AARION ! MARIIIIIIIIIION !
MARIOOOOON !
MAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA-
RION ! MARION ! »

« J'arrive »

Rêve 1 : Je devais prendre un train. Je n'arrivais pas à faire mes valises. J'oubliais toujours quelque chose. Ou bien je n'arrivais pas à fermer ma valise. Ou bien je mettais toujours mon pantalon à l'envers. Et je n'arrivais pas à courir. Et la route était bloquée. Et j'oubliais que je devais me dépêcher. Et je devais faire un immense détour pour éviter un chien. Et je n'arrivais pas à courir. Et je n'arrivais jamais.

Souvenir : De longs voyages en voiture, interminables, et la question, lancinante, « C'est quand qu'on arrive ? ». Et la réponse des parents : « Dans pas longtemps. » Et la question des enfants : « Dans pas longtemps comment ? » « Bientôt » « C'est quand qu'on arrive ? »

Rêve 2 : Le chat m'avait dit qu'il fallait arriver au bon endroit au bon moment. J'étais retournée dans la clairière. Le bruit paisible de la forêt. Le cercle inégal formé par les arbres. Une flaque d'eau. Une grosse souche. Il était 18 h 18 et c'était le printemps. Brusquement la lumière changeait, virait à l'orage. Et l'air se fissu-

rait, révélant un autre espace. Une pièce vide, avec un damier noir et blanc au sol, des colonnes de marbre rose. J'avais rendez-vous avec l'exact portrait de moi-même. Mais comme si mon reflet dans le miroir avait décidé de ne plus me suivre exactement, de ralentir mes gestes, de tordre mon sourire, de révolter mes yeux, de trahir mes paroles. Je m'étais retrouvée, mais c'était une autre. Et l'autre avait pris ma place. Mon portrait me trahissait. J'étais arrivée devant moi-même. Sensation : J'avais retrouvé les courses de l'enfance. Mes mouvements s'accordaient avec mes intentions. Je tombais avec plaisir. Je courais dans la joie.

Propositions :

On arrive quand on est parti.

On arrive pour repartir.

On n'arrive jamais.

On n'y arrive pas.

On n'arrive à rien.

On arrive pour se dire qu'on y arrive.

« Le Grand Sommeil », mise en scène Marion Siéfert.

La Commune, Aubervilliers, du 7 au 17 novembre

La Ménagerie de verre du 20 au 22 novembre

Lamuse.fr – 7 novembre 2018

lamuse



SPECTACLES

Le Grand Sommeil au Théâtre de la Commune



Place aux jeunes ! Après la pièce, un débat sur le plateau avec les artistes. 3€, dès 10 ans.

Le dimanche 11 novembre, le théâtre de la Commune – CDN d'Aubervilliers se met à l'écoute des jeunes et leur propose, après la découverte de la pièce *Le Grand Sommeil*, une discussion sur le plateau avec les artistes, et cela à tout petit prix : 3€ pour les 10-15 ans. Les plus grands et les parents peuvent accompagner bien évidemment !

Le Grand Sommeil de Marion Siéfert est une pièce sur l'enfance, à mi-chemin entre danse et théâtre. Helena de Laurens, danseuse au corps tentaculaire, y incarne Jeanne, une jeune adolescente avec qui elle a répété pendant six mois. Elle donne voix à ses fantaisies, à ses peurs, à ses réflexions sur la famille ou la société, reproduisant ses gestes et ses grimaces avec la fidélité d'un miroir.

Une performance virtuose qui donne vie à un être hybride, « l'enfant grande », en même temps qu'une exploration des multiples facettes qui composent la personnalité d'une adulte en devenir.

On n'hésite pas !

Dimanche 11 novembre, de 16h à 18h.

3€ pour les -15 ans, 9€ pour les -18 ans, et 12€ pour les adultes.

Réservation : +33 (0)1 48 33 16 16, du lundi au vendredi de 13h à 18h30.

[Billetterie en ligne](#) avec le code promotionnel DECOUVERTE

Mis en scène par Marion Siéfert, interprété par Helena de Laurens.



«Le Grand Sommeil», piquêre de jouvence

La pièce de Marion Siéfert est un petit chef-d'œuvre imaginant Helena de Laurens dans la peau d'une fillette qui interroge la violence du monde des adultes.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'un jour, on n'ait plus 11 ans? Dans quel tiroir de notre cortex a-t-on rangé cet «état-là»? Celui d'avant le surmoi social, celui du jeu et des mensonges à tout prix, celui de la petite fille peureuse, sournoise et diva, qui s'invente des vies parallèles tout en éviscérant un ver de terre avant de le planquer dans sa culotte? Sur le plateau de théâtre, Jeanne, une enfant, apostrophe le public à sa façon, impertinente, joueuse et défiante : c'est quoi votre problème à vous,

les adultes, pour que vous acceptiez un jour d'«être morts», c'est-à-dire de passer vos dimanches à regarder des chats qui pètent sur YouTube et votre vie à parler «comme des psys»? Sans doute parce qu'elles ont pris toutes ces questions très au sérieux, la comédienne et danseuse Helena de Laurens, et l'auteure-metteuse en scène Marion Siéfert, ont su créer un petit chef-d'œuvre d'humour trouble, autour de ce sujet fondamental : la violence latente avec laquelle le monde des adultes entend normer celui des

Helena est ici la médium de Jeanne et comment dire à quel point la fusion de ces deux corps produit des merveilles?

enfants, et la contre-offensive que seule la création artistique peut déployer face à ce rouleau compresseur.

Le Grand Sommeil est un hommage à Jeanne, cette petite fille qui s'est vue interdite de scène. Elle a le même âge et la même façon de parler qu'Esther, l'héroïne du bédéaste Riad Sattouf. Comme elle, Jeanne s'est vue proposer de devenir le personnage principal d'une œuvre, en l'occurrence un spectacle de Marion Siéfert, mais voilà : ses parents, la médecine du travail et les psys ont jugé à sa place qu'elle n'était plus «dans sa zone de confort», que c'était trop long, trop fatigant, trop déstabilisant pour cette enfant qui adore faire le show certes, mais qui est surtout sujette à des peurs irrationnelles. Bref Jeanne, qui adore rappeler elle-même qu'elle n'est pas «une enfant comme les autres», a dû renoncer au projet. Du coup, sur le plateau du théâtre de la Commune, à Aubervilliers, Jeanne

n'est pas vraiment là, du moins physiquement : elle a migré dans le corps d'Helena, 29 ans, qui ressemble selon Jeanne à «une baby-sitter de film d'horreur», et avec qui elle partage la passion pour les histoires dégoules qui font très peur. Helena est donc ici la médium de Jeanne, et comment dire à quel point la fusion de ces deux corps produit des merveilles? Car sur scène, on ne voit pas l'exaspérante tentative d'une comédienne pour imiter la «titite» voix d'une enfant. On voit une adulte rencontrer l'arrogance fantasque de ses 11 ans, les deux âges coexistant simultanément dans une même femme.

EVE BEAUVALLÉE

LE GRAND SOMMEIL, conçu par MARION SIÉFERT avec Helena de Laurens. Théâtre de la Commune à Aubervilliers (93) jusqu'au 17 novembre. Puis du 20 au 22 novembre à la Ménagerie de verre, 75011. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Le grand sommeil ©Théâtre de la Commune, le 10 Novembre 2018

Elles devaient être deux sur le plateau. **Helena de Laurens** et **Jeanne**. La première est adulte, la seconde est une pré-adolescente. C'est bien là le problème. Une adolescente dans le monde du spectacle vivant ça suscite des complications à tous les points de vue mais surtout médicaux et juridiques. Si le processus créatif avait bien démarré entre les deux jeunes femmes, six mois de répétition au compteur ont suffi pour convaincre la médecine du travail, la psy et les parents de Jeanne que ce n'était pas bon pour elle : trop long, trop éprouvant pour une fille de son âge. L'ado est écartée de la scène, le spectacle devient un solo, un hommage à cette absence.



© Matthieu Bareyre

Helena de Laurens devient Jeanne le temps de la représentation.

La danseuse vêtue de rouge arrive du fond du plateau sur *Bitch better have my money* de **Rihanna**. Comme une enfant, elle fait tourner un sac autour d'elle, façon tourniquet. Puis vient le temps des paroles crues de l'ado, elle n'est pas une enfant comme les autres. En pleine tentative de rébellion, sa façon arrogante de s'exprimer avec des silences perturbants, Helena donne son corps, l'âme est bien celle de Jeanne.

De façon presque détestable, à la limite de la méchanceté, elle questionne son rapport avec les adultes, avec ce qui s'apparente à la norme, avec la famille... Elle perturbe avec ses grimaces improbables, elle se métamorphose en véritable petite diablesse qui n'existe qu'au travers de ses provocations. *SM* de **Rihanna** en fond sonore, Helena se livre à l'ultime provocation de Jeanne. Le corps souple de la performeuse gesticule à la manière de la chanteuse de la Barbade tout en s'enroulant avec un rouleau de scotch orange vif.

Elles n'étaient pas deux, elles ne faisaient qu'une sans rivalité ni complicité pour autant. Elles fonctionnaient à l'opposé des rôles présumés : la parole était laissée à l'enfant, l'adulte cédait son corps et s'abandonnait.

Publié par Léa GOUJON à 23:36:00



Artichaut-magazine.fr - 11 novembre 2018

Spectacles / 11 novembre 2018

Le Grand Sommeil, Enfance À L'oeuvre

by artichaut



Après une première création très remarquée, « Deux ou trois choses que je sais de vous », dans laquelle Marion Siéfert allait déterrer la vie privée de ses spectateurs à l'aide de facebook, « Le Grand Sommeil » met cette fois-ci en scène la performeuse Helena de Laurens, présente à la fois en son nom propre mais également au nom de Jeanne, la petite cousine de Marion Siéfert, supposée jouer dans le spectacle au départ.



Crédits photo: Matthieu Bareyre

On la voit débarquer sur « Bitch better have my money » à fond la caisse dans les enceintes de la salle du Théâtre de la Commune. Helena de Laurens agite un sac compulsivement, comme le ferait une enfant, pour la bonne et simple raison que ce soir, Helena est elle-même, mais elle est également Jeanne. Jeanne devait faire partie du spectacle, mais après avoir vu un médecin qui a conseillé une consultation auprès d'un psychologue, ses parents ont décidé qu'il valait mieux qu'elle se retire du projet. Jeanne a 11 ans, et elle n'est pas une « grande enfant », elle est une « enfant grande », qui nous raconte la manière dont elle a vécu le processus de travail, sa relation avec Marion et Helena, son ressenti...

En filigranes, derrière ces déclarations qui semblent somme toutes anodines, quoique pleine d'humour, on détecte la manière dont les adultes peuvent projeter un certain nombre de normes sur les enfants, comment ces conventions s'impriment dans leur esprit au cours de leur socialisation, mais aussi la manière dont sont transmis un certain nombre d'éléments de langage – comment ne pas deviner que le terme « grande enfant », s'il n'a peut-être pas été forgé tel quel par des adultes, n'est en tout cas pas né du seul esprit de Jeanne ? Tout cela alors qu'Helena de Laurens se contorsionne et décline toute une série de mimiques aléatoires, qui prennent une dimension comique particulière lorsque Jeanne se met à parler d'Helena au travers du corps de cette dernière. L'énergie déployée sur le plateau nous perd parfois, on ne comprend plus toujours très bien où on en est, mais de l'ensemble se dégage quelque chose d'étonnant, où le corps se met au service du discours sans que l'on doive décrypter chaque geste comme un signe particulier, l'idée étant plutôt d'appréhender l'ensemble globalement. On s'y perd comme on est raccroché par la formidable performance d'Helena de Laurens. Un moment étonnant, sans aucun doute.

Bertrand Brie

Le grand sommeil est joué en partenariat avec le Festival d'Automne à La Commune – CDN d'Aubervilliers jusqu'au 17 novembre, puis à La Ménagerie de Verre dans le cadre du festival Les Inaccoutumés du 20 au 22 novembre

Hottellotheatre.wordpress.com – 14 novembre 2018

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Le Grand Sommeil, conception, texte et mise en scène Marion Siéfert – Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Matthieu Bareyre



Le Grand Sommeil, conception, texte et mise en scène **Marion Siéfert – Festival d'Automne à Paris**

A l'origine, Helena de Laurens et Jeanne – fillette de onze ans – s'amusaient à dérober les rêves et à voler les songes, des complices, des copines.

Après six mois de répétitions, la participation de l'enfant au spectacle de Marion Siéfert, *Le Grand Sommeil*, est compromise, à cause de la pesanteur des procédures médicales et juridiques : la pièce se fait solo de « l'enfant grande ».

La complicité est contenue dans l'adulte – un mixed de la grande et la petite – via la matière documentaire des répétitions et de la mémoire -, entre grimace et burlesque.

Ainsi, l'interprète Helena de Laurens s'approprie l'art de la grimace – danseuse et comédienne inspirée par la chorégraphe allemande Valeska Gert -, et le souvenir des babillages enfantins, ses imitations de proches, mimiques et métamorphoses.

Silhouette longiligne, de rouge vêtue – couleur de clown -, à l'aise dans un corps que la vie lui a donné, elle sympathise d'emblée avec le spectateur, réceptive et enjouée.

Un monologue composite – voix de l'enfant d'abord, avec l'imitation des incursions verbales paternelles et celles du médecin, et aussi la voix de la comédienne au corps hybride, monstrueux et obscène, libérant fantasmes, peurs, confessions et délires.

D'un côté, la parole et les histoires de la fillette et de l'autre, le corps de l'interprète.

Le spectacle *Le Grand Sommeil* se déplie et se déploie dans la richesse de ses contradictions, de ses paradoxes et de ses ambivalences. Il est étrange en ce qu'il échappe au spectateur, tout en le saisissant et l'empoignant dans le même temps – embarqué dans un char de sommeil l'entraînant dans des profondeurs insondables.

Comme si non seulement l'interprète était la rêveuse, mais encore le public dans la position du dormeur, soustrait le temps de l'inconscience ou du songe, à l'humaine condition. Un lieu secret, un autre monde où tout serait permis – mal se tenir, abandonner la « position de mise » bienséante pour lui préférer la transgression.

La grimace amuse, livre ses peurs et ses désirs – le corps qui grandit, sa dimension grotesque et burlesque, décalée face à la « norme » sexuelle, obscène et insolente.

Le corps de l'adulte raconte – un mouvement de déconstruction – celui de l'enfant, cadré et encadré par la famille, l'Etat et les valeurs esthétiques universelles. D'où l'obligation sociale de la déconstruction physique du corps jusqu'à sa recomposition.

La chorégraphie de fragment l'emporte sur le portrait en majesté – mains, pieds, bouche, langue, natte et fesses. Le public entre dans la caverne et l'obscur forêt des dérives visionnaires de chacun, entre quiétude, douceur et violence soudaine.

Le monstre n'est jamais loin, de même le clown, le rire et le malaise, entre limite et transgression, dans la pleine conscience de l'inconscience et le refuge des illusions.

Sur des références musicales de Rihanna avec *Bitch Better Have My Money* et *S&M*, soit les joies et les terreurs – attrait et rejet – de l'enfance, la jeunesse et la maturité.

Une performance ludique qui à la fois amuse et inquiète, étonnamment vivante.

Véronique Hotte

Théâtre de La Commune – Aubervilliers – le Festival d'Automne -, 2 rue Edouard Poisson 93300 – Aubervilliers, du 7 au 17 novembre 2018, mardi, mercredi, jeudi 19h30, vendredi 20h30, samedi 18h, dimanche 16h. Tél : 01 48 33 16 16



Helena de Laurens en crise de « grande enfance »

Marion Siéfert offre à la performeuse une partition parfaite

DANSE

Servie sur un plateau! Avec *Le Grand Sommeil*, mis en scène et écrit par Marion Siéfert, la performeuse Helena de Laurens a décroché le gros lot. Une partition en or! Un couronnement théâtral! Danse, contorsion, texte, jeu d'actrice, ce one-woman-show dépote en tourbillonnant dans un espace-temps aussi chahuté que le mental déjanté de son héroïne. Et c'est la prouesse méchamment saisissante d'Helena de Laurens, également coauteure de la chorégraphie, qui fait turbiner la machine.

Le scénario de *Grand Sommeil*, qui n'a rien à voir avec le film réalisé en 1946 par Howard Hawks, a pour point de départ une histoire vraie dont Marion Siéfert a extrait une fiction à double détente. A l'origine, elle désirait travailler sur la rencontre entre Jeanne, sa cousine, une petite fille de 11 ans, et Helena, 30 ans. Des répétitions, qui se sont déroulées entre avril et octobre 2016, a surgi l'idée d'un cabaret centré sur deux figures de vampires. Jeanne y jouait la comédie; Helena y distribuait le mouvement. Si l'on en croit le texte de *Grand Sommeil*, les parents de Jeanne ont mis un stop à l'aventure en même temps que la législation du travail des enfants. Marion Siéfert a alors entièrement refondu la pièce en fusionnant les rôles et les voix de Jeanne et Helena dans un seul jet.

Ce « deux-en-un », pour reprendre la pub d'un shampoing dont Siéfert opère une resucée drôle et mousseuse, offre un tremplin théâtral de choc. Il enclenche un dédoublement excitant à interpréter. Helena de Laurens ne fait qu'une bouchée de son personnage plus qu'un brin schizo.

Elle voit rouge comme ses collants, assortis à ses baskets et à son pull-over, qui vont trop bien avec sa jupe écossaise. Elle incorpore les expressions et comportements de son juvénile modèle Jeanne dans un transfert d'énergie troublant. Elle va et vient le long d'une échelle d'identités mouvantes – elle imite aussi le père de Jeanne –, au point de perdre le spectateur. Et lorsque Helena raconte comment Jeanne la voit (avec des boutons, des pellicules, des grosses joues...), la description sonne comme un propos ventriloque dont l'écho se répercute en direct sur le corps de la danseuse.

Formidable balancier théâtral

Ce déphasage savamment entretenu par Helena de Laurens entre elle et l'autre, mais aussi entre elle et elle, se révèle un formidable balancier théâtral. Devenue « une enfant grande », la performeuse module sa voix, sa diction, comme autant de déguisements magiques. La torsion qu'elle imprime au texte déjà très accidenté de Marion Siéfert est exacerbée par sa dislocation physique et par un flot de mimiques, de moues, de roule-

ments d'yeux. C'est la soupe à la grimace dans tous les sens du terme d'une sorcière de la scène qui profite à fond de l'opportunité effervescente du rôle. Furieux tempérament, Helena de Laurens s'amuse comme une gamine à en faire des tonnes tout en se jouant d'elle-même. Pas étonnant qu'elle ait rédigé un master aux Hautes Etudes en sciences sociales sur Valleska Gert (1892-1978), danseuse allemande expressionniste et grotesque, experte en rictus, dont le visage en pâte à modeler plane sur la performance.

Sous cette déferlante, qui ne se risque pas à basculer dans le gore et le trash (et c'est sans doute dommage), les enjeux narratifs de la pièce, relativement clichés, comme la méchanceté de l'enfance ou le fossé parents-enfants, s'évaporent au fil du solo. S'impose le grand théâtre de soi que l'adolescence hystérise et la maîtrise scénique exalte. Aiguisé par le couteau suisse Helena de Laurens, *Le Grand Sommeil*, à l'enseigne du Festival d'automne, est la sublimation bouillante d'une crise « d'enfant grande » qui a trouvé dans le spectacle une fabuleuse issue de secours. ■

ROSITA BOISSEAU

Le Grand Sommeil, de Marion Siéfert. Jusqu'au 17 novembre au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). Puis à la Ménagerie de verre, à Paris, du 20 au 22 novembre.



Alicia Dorey
il y a 13 heures

ANOUS PARIS

[Accueil](#) » [Evénements](#) » [A.Voir](#) » [Spectacle](#) » [Les inaccoutumés](#)

Les inaccoutumés

Jusqu'au 8 décembre, la Ménagerie de verre accueille le festival Les Inaccoutumés. Un mélange de jeunes talents et d'artistes confirmés est au programme de cet événement pluridisciplinaire.

Les inaccoutumés : Festival innovant



© Festival Les inaccoutumés : source : Facebook

Une fois n'est pas inaccoutumée, la programmation de cette édition 2018 est à se damner, avec une version garage du démontage en règle d'un mobilier Ikea signé Théo Mercier, le petit dodo pour Grand Sommeil de Marion Siéfert (qui retranscrit à la perfection les cauchemars de l'enfance), l'énigmatique conférence sur rien de Jérôme Bel... Certes, la programmation est un peu (chapeau) pointu, mais attire chaque année davantage d'adeptes.

Ménagerie de Verre

12 rue Lêchevin, 11^e

[Du 13 novembre au 8 décembre 2018](#)

Le spectacle en un mot ?

Innovant

Pour qui ?

Les curieux en quête de spectacles pluridisciplinaires

A quelle occasion ?

Découvrir un mélange d'artistes débutants et confirmés

Le petit plus ?

Chaque soir les portes ouvrent plus tôt pour permettre à ceux qui le souhaitent d'acheter leur tickets

Le cubisme et la danse



"Gris Juan (dit)" par Gonzales Perez Jose Victoriano (1887-1927).

TRIBUNES

Par **Dominique Païni** Publié le 21 novembre 2018 à 15 h 47 min

Le Centre Pompidou offre depuis le 17 octobre une historique rétrospective consacrée au cubisme. Le caractère historique de cette manifestation réside dans le nombre d'œuvres réunies et l'origine internationale des prêts. Nous savons beaucoup de choses sur ce choc plastique qui a produit des irradiations dans tous les domaines de la création artistique. Il contribua très largement à faire de l'œil un organe variable, non plus soumis à l'attente et à une quelconque extase nourrie par un certain idéalisme (l'apparition), mais au contraire transformé en un appareil actif interrogeant sans cesse les apparences.

L'exposition offre cependant des surprises, y compris en transformant les deux héros, Georges Braque et Pablo Picasso, en un tandem de sportifs qui n'ont cessé d'être dans une rivalité stimulante. La grande salle étirée en longueur affrontant les collages des deux artistes en constitue l'acmé. Les trois années 1912, 1913, 1914 mêlent parfois les gestes jusqu'à ne pas toujours distinguer la patte de chaque artiste. Mais la salle se termine par une accélération extraordinaire de Picasso, « coureur » génial qui dépasse son concurrent sur la ligne d'arrivée. Soudain, cette *Guitare* de 1913, réalisée à Céret, n'emprunte plus de papier, réduisant l'objet à quatre rectangles enchevêtrés sur un triangle, un des rectangles se projetant vers nous du fait de sa blancheur. Cette « projection » relève déjà d'un *suprématisme* dont on avait sans doute oublié qu'il prenait là une sorte d'origine. Le coup de génie de l'accrochage consiste à faire apparaître ce moment où, au terme d'une période qui trouvait dans le papier peint l'imitation des matières, l'artiste recourt aux vertus illusionnistes de la peinture pour imiter le papier peint. Autrement dit, Braque et Picasso, Picasso surtout, mettent en abîme l'imitation, transforment ce qui risquait de devenir un maniérisme analytique en une réflexion à nouveaux frais sur la vanité de l'acte pictural, mettant au défi la vocation de la peinture d'imiter l'imitation.



« Guitare » par Braque, 1913.

Tout est surprenant dans cette exposition, et ce que l'on croyait savoir est redécouvert. Ainsi, cet élégant et transparent *Guitariste* de 1910 dont la construction évoque, avec plus d'évidence, une architecture, un bâtiment de Mies van der Rohe plutôt qu'un musicien. Le cubisme se vérifiant plus encore ainsi comme un trompe-l'œil plutôt que comme une entreprise d'objectivation du regard dont la simultanéité des facettes restituées assurerait le projet. La fin de l'exposition démontre la puissance du séisme cubiste et permet la réévaluation de certaines œuvres, évidemment plus mineures et néanmoins singulières, telle cette vision de la guerre par Georges Ribemont-Dessaignes dont la surface striée et brillante s'accorde avec certains traitements contemporains de la surface picturale.

Il s'agit également d'un tandem dans le cadre du Festival d'Automne, avec Marion Siefert et Hélène de Laurens réunies en un *Grand Sommeil*. Pas de rivalité cette fois comme entre les deux *cubistes*, mais une collaboration entre une metteuse en scène et une performeuse. La proposition est exceptionnelle, et pourtant le Festival d'Automne avait déjà mis en valeur, dans les années passées avec Meredith Monk et Laurie Anderson, des performeuses de grande envergure. Des artistes dont on ne peut définir la fonction théâtrale et chorégraphique exacte, dans la grande tradition des artistes expressionnistes allemandes des années 1920 (Valeshka Gert...) qui transformaient la scène en ère plastique. Ce spectacle porte bien son titre tant Hélène de Laurens (dirigée par Marion Siefert) offre aux spectateurs la contemplation d'un personnage « hors d'âge », dont l'enfance est encore aux postes de commande des contorsions et des humeurs. Comme les agitations du sommeil infantin, l'élasticité du corps de cette grande fille, toute de rouge vêtue, évoque également l'ondoiement d'un feu et la dépendance aux habituelles terreurs enfantines, et plus particulièrement les incompréhensibles codes de la vie des adultes.

Le public est invité à une expérience hypnagogique, même si la fin du spectacle lui fait soudain retrouver une réalité où les spectateurs, rendus à leur condition de gens ordinaires, s'imposent mutuellement leur raideur et leur pesanteur. Formidable pouvoir d'Héléna de Laurens d'exprimer une intimité dont la parole accroît l'indécence, mais avec laquelle la géométrie du corps oblige la distance d'une performance maîtrisée, du tournoiement affolé du corps entier à l'infime frémissement d'un doigt. Si la voix d'Héléna de Laurens est subtilement et infiniment et infimement modulée, le moindre de ses mouvements est au contraire excessif à dessein et acrobatique. L'extension de ses membres paraît interminable comme les sentiments qu'exprime son visage paraissent illimités.

Héléna de Laurens rappelle cette grande artiste de la scène, assez peu mobile mais dont l'intensité des traits du visage semblait faire remonter l'immensité de douleurs et de joies mêlées à la mesure de l'infini ressac des vagues maritimes : Zouk. Cette grande artiste oubliée qui a quitté la scène assez précocement pour cause de maladie trouve aujourd'hui une héritière inattendue, qui s'augmente d'une danseuse, d'une acrobate et d'une performeuse dont la mécanique et la géométrie des gestes ne sont pas sans rappeler la tradition de certains sommets atteints par la chorégraphie d'un Schlemmer et d'autres héros de la danse au sein du Bauhaus. Le tandem de Laurens/Siefert n'a pas fini de nous étonner : c'est une apparition éblouissante que le Festival d'Automne a offert cette année.



Héléna de Laurens dans « Le Grand sommeil » de Marion Siefert.

Au Centre Pompidou, à l'opposé de cette présence solitaire sur scène, Bouchra Ouizgen disperse sur scène une bande désordonnée dont la course échevelée de chacun des membres parvient parfois, selon une organisation invisible, à produire des rotations lyriques. Cette chorégraphe marocaine utilise la scène comme une place urbaine, et le désordre apparent qui régit la folle agitation et les courses hors d'haleine des danseurs évoque irrésistiblement l'enthousiasme des manifestants et la panique de leur répression lors de certains événements du Printemps arabe. J'ai pensé aux événements de la place Tahrir en regardant cette vingtaine de danseurs courir jusqu'à l'épuisement en ne sachant plus si c'était l'utopie qui les emportait ou leur fuite de la répression. Quelle étrange expérience d'avoir vécu à quelques jours d'intervalle deux propositions opposées : une scène occupée par une femme qui se démultipliait en une succession d'apparitions de personnages rêvés et probablement répétés longuement avant le spectacle et une scène « occupée » par une vingtaine de personnes qui parvenaient à atteindre à cette unité collective pour ne plus faire qu'un seul corps vibrant et enthousiaste !



« Ottot » de Bouchra Ouizgen. Copyright Margot Valeur.

LE GRAND SOMMEIL, L'HISTOIRE VRAIE DE MARION SIÉFERT À LA MÉNAGERIE DE VERRE

21 novembre 2018 Par
Amélie Blaustein Niddam

C'est le genre de collaboration qui nous fait très plaisir. Le festival d'automne et les inaccoutumés de la Ménagerie de verre font alliance pour présenter un spectacle délirant sur la naissance de l'adolescence incarné par le corps incroyablement laxé d'Helena de Laurens



C'est également le genre de bande-son que l'on aime bien. Parce qu'on peut l'avouer rapidement nous aussi on a onze ans souvent. Alors oui, Rihanna ça nous fait autant remuer que la gamine. La gamine ? Non parce que la danseuse-là devant nous n'a pas du tout l'air d'avoir onze ans, elle a l'air absolument adulte. On apprendra même qu'elle a 29 ans et que selon Jeanne, qui elle a vraiment 11 ans, c'est déjà vachement vieux quand même. Car Jeanne et Helena ne font plus qu'une pour ce pas de deux en solo.

Ce spectacle est finalement quelque chose de très classique qui raconte un spectacle qui n'a pas pu se faire. Mais c'est dans la façon de faire ce spectacle qu'il y a une originalité vorace. Pour des questions de droit de travail des enfants, Jeanne, visiblement bien aidée par ses parents, quitte le projet. Plutôt que de lâcher, Marion Siéfert pense une autre pièce. Alors Helena campe en danse aux bases classiques solides, en contorsions aux bases circassiennes solides et en comédie au jeu d'acteur très solide... la petite fille.

Elle devient cette adolescente qui est une grande enfant ou une enfant grande plutôt, avec un corps en mouvement qui la dépasse forcément. Le résultat est parfois monstrueux, le visage se tord et se déforme, et tout le corps jusqu'aux mains qui deviennent araignées. Elle est vraiment une gamine de onze ans qui se ressentirait comme possédée par un Alien. Normal, à onze ans. Elle a le look d'un petit chaperon rouge qui n'a pas peur du loup...encore.

Tous les thèmes liés à l'entrée dans l'adolescence sont merveilleusement évoqués dans les mots de Jeanne incarnés par la voix et le corps d'Helena. La relation aux parents, la découverte de sa sexualité, des mots sales dans sa bouche... tout ce qui fait la transition fort longue entre l'enfant et l'adulte.

Ce spectacle est clairement une comédie, on rit souvent et beaucoup face au jeu extrême de la performeuse qui ne s'interdit rien sur le plateau habitué à tout de La ménagerie de verre. Elle y bave, elle s'accroche à l'une des poutres, et ce paye même le luxe de se fondre dans le blanc.

Il y a des instants de beauté pure dans *Le Grand Sommeil* que la metteuse en scène assassine volontairement, car à onze ans s'émouvoir de quelque chose de joli, ça craint tout de même.

Ce fut une soirée de révélation pour nous qui ne connaissions ni le travail de la metteuse en scène (pourtant artiste associée au Théâtre de la Commune) ni celui de la performeuse. Et c'est cela que l'on vient chercher, toujours aux Inaccoutumés. Le label du festival d'Automne fait entrer le spectacle directement dans la cour des très grands et cela est mérité. Il y a ici une très belle écriture à la fois chorégraphique et théâtrale et une direction d'actrice absolument étonnante.

Visuel : ©Matthieu Bareyre

L'Irrévérence délectable d'Helena de Laurens et Marion Siéfert

Après "2 ou 3 choses que je sais de vous" nourri à la source de Facebook, Marion Siéfert explore le territoire de l'enfance sans sacrifier aux clichés qui y sont liés. Helena de Laurens incarne cette "enfant grande" avec un aplomb foudroyant, en déployant une palette physique surprenante et un registre de jeu jamais convenu. Définitivement jubilatoire.

"Le Grand Sommeil" est un solo. Un solo amputé. Car il porte en lui la trace d'un duo. Le souvenir de ce qui aurait dû être, ce qui avait été imaginé, mais n'a pas été. L'enfant qui devait être au plateau n'y étant plus pour raisons administratives, psychologiques, parentales etc. Parce que la peur des adultes en fait. Helena de Laurens assume donc seule la rencontre, la friction entre l'enfance et l'âge adulte, le fossé entre les générations, l'incompréhension, la méprise. Elle parle au nom de l'absente, de la petite, pas si petite que ça, elle ne lui prend pas la parole, elle nous la tend (via l'écriture de Marion Siéfert, au plus juste). Et lui rend justice. Car qui écoute encore les enfants ? Qui tient compte de leurs envies, leurs révoltes rentrées, leurs contrariétés, leur mot à dire ? Qui accepte leurs peurs, leur cruauté, leur irréductible étrangeté, leur mauvaise grâce ? Rares sont les représentations de l'enfance qui vont voir de ce côté-là, ce côté de la grimace, de ce qui rebute, de l'inconnu au fond.

Helena de Laurens parle depuis son corps de femme, formé, construit, graphique et chorégraphique, mais elle ne parle pas d'en haut, elle ne juge pas, elle se diffracte en direct, elle s'écartèle sous nos yeux, elle s'entremêle. Elle fabrique à l'envie ce corps impossible, sens dessus-dessous, ce corps anti-social, ce corps anarchique mais maîtrisé, ce corps qui plie mais ne ploie pas, ce corps chargé d'un humour irrésistible et d'une puissance subversive phénoménale. Car la comédienne-danseuse déplace les lignes, s'hybride véritablement en une double partition, verbale et gestuelle, qui ne s'encombre pas de réalisme mais au contraire creuse le hiatus, ouvrant le texte - tentative d'approche d'une conscience enfantine à nue-, à nos contradictions d'adultes, à nos absurdités, à nos ridicules autant qu'à la naïveté, au bon sens, aux extrémités de l'enfance. C'est cru, tendu, ténu, mais tellement riche, jamais convenu et la folie performative d'Helena de Laurens toujours contenue dans le cadre du système de représentation dans lequel elle évolue. On est scié par sa faramineuse présence scénique, son étrangeté troublante, la multiplicité de ses visages et postures, par la souplesse élastique qui traverse autant son corps que son jeu, par son irréductible singularité. La regarder est une jubilation de chaque instant. Et l'écriture de Marion Siéfert une fois de plus nous conquiert.

Après avoir été créé à la Commune, CDN d'Aubervilliers, où Marion Siéfert est artiste associée, "Le Grand Sommeil" trouve sa place à merveille dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, et aux Inaccoutumés.

Par Marie Plantin

Ah zut, je vais rater Marion Siéfert

23 NOV. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

« **Le grand sommeil** », nouveau spectacle de Marion Siéfert, est né d'un projet qui n'a pas pu se faire. Un ratage qui loin d'aboutir à un naufrage, a débouché sur un bel inclassable, comme l'est son interprète Helena de Laurens. La nouvelle s'est propagée. Trois soirs durant, on a refusé du monde à la Ménagerie de verre.



scène du spectacle "Le grand sommeil" © Marion Siéfert

Lettre à une amie.

Après avoir cherché à acheter en vain un billet pour l'un des trois soirs à la Ménagerie de verre, tu m'as envoyé ce texto : « Ah zut, je vais rater Marion Siéfert ». Tu ne la connaissais pas, ou très peu, mais la rumeur t'avait titillé les oreilles. Tu voulais absolument voir son nouveau spectacle, *Le Grand Sommeil*. Tu ne le verras pas. Alors, moi qui ai eu la chance de m'en régaler, permets-moi de t'en dire deux mots.

L'art de la rencontre

Marion Siéfert est une artiste incasable et inclassable. Et ses spectacles le sont tout autant. Elle écrit, elle met en scène, elle performe. Elle ne doit pas être mauvaise au saut en hauteur ni, si elle est cavalière, au saut d'obstacles, comme le prouve la genèse du *Grand Sommeil*.

Si l'on cherche un point où rassembler ses derniers travaux, je crois que le mot « rencontre » convient assez bien. C'est là, à la fois la base, le but et l'entre-deux. La rencontre avec l'autre, l'étranger, le singulier, le différent, l'inconnu, l'inattendu. Toi, moi, nous les spectateurs aussi bien. C'est ce qui unit son précédent spectacle, *2 ou 3 choses que je sais de vous*, avec *Le Grand Sommeil*.

Dans *2 ou 3 choses* (titre dérivé de Jean-Luc Godard), elle était seule en scène, magnifique silhouette en tenue quelque peu intersidérale d'exploratrice des âmes. Son champ d'action : les pages Facebook des spectateurs abonnés au théâtre ou ayant réservé pour son spectacle. En croisant ces pages publiques, en les reliant, en les tricotant, elle en écrivait le roman au soir le soir (lire [ici](#)). Pendant qu'elle nous parlait, les captures des écrans défilaient derrière elle, et puis, féline, à un moment, elle descendait dans la salle et dans une silencieuse danse d'approche, frôlait les spectateurs avant de retourner sur la scène tel un léopard ayant reniflé sa proie.

Après ces rencontres avec des inconnus, Marion Siéfert a voulu mettre en présence deux personnes qui ne se connaissaient pas. Elles n'avaient pas le même âge, ni la même taille, mais partageaient le même sexe : fille. Une petite fille de onze ans, Jeanne, et une grande tige, Helena de Laurens, comédienne. Sortant de la relation mère-fille et de ses avatars mille fois explorés et surexploités, Siéfert cherchait autre chose, entre complicité et gémellité. « J'avais l'intuition qu'une question commune les reliait, autour de la peur et du plaisir, du masque et de la grimace », écrit-elle dans la feuille de salle du Festival d'automne.

La petite Jeanne et la grande Helena

Au fil des répétitions, elle s'est rendu compte combien son intuition de départ était juste, combien la similarité était puissante entre la petite et la grande fille. A Jeanne le babil, à Helena le corps en mouvement, de la grimace à la danse. Jouer à fond et à vue l'« hydre à deux têtes ». Ce goût de l'hybride était déjà à l'œuvre, mais plus discrètement, dans le précédent spectacle. Des mois durant, elles ont travaillé dare-dare toutes les trois, l'enfant Jeanne participant aux décisions. Bref : c'était bien parti.

C'était compter sans la législation du travail des enfants, très draconienne en France, et tout ce qui s'ensuit : les parents, l'école... Jeanne doit renoncer. Bref : c'était mal parti.

Or c'est là, au bord du renoncement contraint, que cela devient passionnant. On ne peut ici parler de censure, mais c'est du pareil au même. Censurés, ballonnés, empêchés, les artistes rivalisent souvent d'ingéniosité. Les histoires d'artistes au temps de l'Union soviétique rusant avec la censure par l'art du sous-texte avec la complicité des spectateurs, sont légions et toujours croustillantes. En Iran, où les comédiennes ne doivent rien montrer de leur corps ni de leurs cheveux, et surtout pas toucher le corps d'un homme, les gens de théâtre, eux aussi, rivalisent d'ingéniosité pour contourner l'obstacle.

Deux en un

Se retrouvant seules entre elles, obstinées, pugnaces, Marion et Helena ne renoncent pas. Elles cherchent une issue, elles errent. Et dénichent leur eurêka : le « deux en un », ou « l'enfant grande ». Sur scène avec son collant et son pull rouges et sa jupe écossaise, Helena de Laurens est à la fois Helena et Jeanne. Simple et belle idée qui glorifie la notion d'hybridation au cœur de la démarche de Marion Sieffert. Et nous montre l'étendue du talent de la comédienne et danseuse Helena de Laurens, qui littéralement et métaphoriquement pratique le grand écart. Mi-Jeanne, mi-Helena, elle est on ne peut plus bluffante. Elle sait faire grimacer son visage autant que son corps dont chaque partie semble pouvoir vivre en autonomie quand elle le souhaite. Mais qui « elle » ? Le texte que dit Helena de Laurens écrit par Marion Siéfert avec les mots de Jeanne nous répond en écartant deux doigts de la même main : ce qui veut dire deux, ce qui veut dire aussi Victoire.

« Ah zut , je vais rater Siéfert », m'as-tu écrit. Oui, c'était complet. Archi-complet. Le spectacle s'est donné au CDN d'Aubervilliers où Marion Siéfert est artiste associée, mais tu ne voulais pas y mettre les pieds car la situation conflictuelle de ce théâtre, de plus en plus pourrie, aurait brouillé ta vision du spectacle. Tu as pensé que tu irais à l'une des trois représentations à la Ménagerie de Verre dans le cadre des Inaccoutumés. Mais tu as tardé à réserver. Zut, tu n'as pas vu Marion Siéfert. Mais tu pourras voir son nouveau spectacle en mars prochain au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (espérons que le conflit sera dégonflé d'ici là). Et puis, je ne veux pas te donner un faux espoir, mais je serai fort étonné que *Le Grand Sommeil* ne soit pas repris tôt ou tard.

Un dernier mot : malgré son titre, le spectacle n'a rien à voir avec le film éponyme signé Howard Hawks, oui, ce film sublime avec Humphrey Bogart et Laureen Bacall. Rien ? Pas sûr. Tu sais que c'est l'un de mes films préférés. Je l'ai vu et revu et toujours, à un moment ou à un autre, j'ai perdu le fil. Le film bascule, on ne sait plus bien qui a assassiné qui. Pendant le tournage, lui-même un peu paumé, Hawks a téléphoné à Raymond Chandler, l'auteur du script et des dialogues. Mais Chandler a été incapable de lui répondre. Quelque chose s'était perdu en cours de route. Le charme du film, outre le talent des acteurs et du réalisateur, vient en partie de là. En cela, les deux *Grand sommeil* se ressemblent. Un film culte et un spectacle en passe de le devenir. Je t'embrasse.

Dans le cadre du Festival d'automne, *Le Grand Sommeil* s'est donné du 7 au 17 nov à la Commune, CDN d'Aubervilliers puis à la Ménagerie de verre du 20 au 22 nov, dans le cadre des Inaccoutumés qui s'y déroulent jusqu'au 8 décembre.

Critiques **Danse**

Le Grand Sommeil

Le Grand Sommeil est le titre de la pièce de Marion Siéfert. Il siérait tout aussi bien à la direction du Théâtre de la Commune, qui ignore les revendications de ses salariés, en grève depuis le 20 septembre.

Ils en sont à plus de 50 jours consécutifs de grève et distribuent tracts et paroles devant le théâtre. Dénonçant les départs forcés, privilèges, discrédits et souffrances au travail, une partie des salariés du Théâtre de la Commune continue d'interpeller une direction qui semble désespérément plongée dans un *Grand Sommeil*. La représentation de la pièce de Marion Siéfert aura tout de même lieu, et dans la salle à moitié vide un lourd malaise vient s'installer avec les spectateurs.

Sur fond de Rihanna au volume maximum, longue natte sombre, collant rouge et jupe-kilt écossaise, la longiligne Helena de Laurens s'avance seule, sac poubelle violet à la main. Sa voix grave tranche l'espace avec des mots d'une fillette. Ceux de Jeanne, 11 ans, qui devait, elle aussi, se tenir sur scène. Mais le travail balisé effraie le père de l'enfant qui décide de la retirer du projet, en s'excusant dans un amoncellement de messages embarrassés laissés sur le répondeur de l'auteur et metteuse en scène Marion Siéfert. « *J'ai donc demandé à Helena d'être moi* » nous dit Jeanne par la voix d'Helena de Laurens. Et la voici face public, petite fille dans le corps d'une grande femme.

Pipelette autant que pin-up, peureuse et parfois méchante, Jeanne se dévoile dans ce corps hyperlaxe et deux-en-un. Ce n'est pas une grande enfant mais une « enfant grande » raconte la danseuse, dont les longues mains se tordent sur son visage qui continue de nous parler sans interruption. Au scotch orange elle trace au sol une maison au toit pointu, celle qu'on peut gribouiller sur le coin d'une feuille sans jamais lever la pointe de son stylo. Un dessin qu'elle détricote aussitôt pour passer le temps ou canaliser son énergie. Ficelée par le scotch tel le ruban de Möbius, personne ne saurait dire où commence Helena de Laurens et où se termine Jeanne, toutes les deux empêtrées dans un espace-temps adolescent aussi maladroit que touchant.

On nous avait prévenu au début du spectacle, les deux complices de cette traversée se sont rêvées en voleuses de rêves et vampires de nos songes. Après une heure de performance, Helena de Laurens s'avance donc vers les premiers rangs, mains écartant sa bouche comme pour les avaler tout entier et nous plonger dans l'obscurité. Détraqueur dans une institution détraquée, *Le Grand Sommeil* est une pièce magnétique, une parenthèse enfantine signée Marion Siéfert, mais qui, dans ce contexte, ne fait que souligner l'arrogance de la direction du Théâtre de la Commune, qui semble manipuler ses salariés comme des jouets.



LE GRAND SOMMEIL

DANSE-THÉÂTRE
MARION SIÉFERT

Une adulte habitée par une petite fille de 11 ans ? Toute en contorsions et mimiques expressives, la performeuse Helena de Laurens nous en persuade.

TT

Une apparition rouge : grand pull, colant et jupette assortis. Quand surgit la performeuse Helena de Laurens, elle n'a rien de commun avec les tailleurs gris de Lauren Bacall dans *Le Grand Sommeil*, tourné par Howard Hawks en 1946. Sans doute est-ce pour nous embrouiller que l'interprète et sa dramaturge Marion Siéfert (associée au centre dramatique d'Aubervilliers), toutes deux trentenaires et aventurières d'un théâtre expérimental et joyeux, ont choisi ce titre attirant la curiosité. Chanson de Rihanna à fond, la longue silhouette vermillon encadrée par deux tresses infinies se dépense dans un swing appuyé. Puis s'arrête pour raconter : elle s'appelle Jeanne, elle a 11 ans. Sa « grande cousine Marion » (alias la metteuse en scène) l'a convaincue de fabriquer un spectacle avec Helena, qui « l'énerve un peu parfois et s'habille avec des vieux trucs bizarres ». Elle n'a pas pu y participer jusqu'au bout, parce que ses parents, alertés par l'administration, ont fini par avoir la trouille d'un engagement aussi prenant.

La suite, le spectateur la comprend vite : à la place de deux actrices sur scène, il n'y en aura qu'une seule. La

grande... envahie par la voix de la petite. Du coup, pendant une heure, cet être double, dont le corps allongé s'étire dans des postures déséquilibrées avant de retomber sur ses pattes de féline ou de danseuse parfois classique, traduit la perception du monde, les aspirations ou les fantasmes d'une enfant en pleine évolution. La performeuse joue tous les rôles avec une voix tronquée – le père ou la metteuse en scène –, tels que Jeanne sans doute les restitue en s'en moquant. Helena de Laurens pousse ses grimaces à l'excès, en fine connaisseuse de la danseuse « grotesque » Valeska Gert (1892-1978), figure de l'expressionnisme allemand des années 1920. Pari troublant, pas facile, et audacieusement relevé.

— **Emmanuelle Bouchez**

[1h] | Les 21 et 22 novembre, Ménagerie de verre, Paris 11^e, dans le cadre du Festival d'automne, tél. : 01 53 45 17 17 ; les 28 et 29 à Nantes (44), tél. : 02 40 14 55 14 ; et en janvier et février à Tulle, Orléans...

Helena de Laurens, inspirée par la danseuse expressionniste Valeska Gert.

FESTIVAL D'AUTOMNE : MARION SIEFERT, « LE GRAND SOMMEIL »



Le second spectacle de la jeune metteuse en scène Marion Siéfert scrute les zones d'ombre de l'enfance : sa part de fantasme, son goût de l'obscène et du monstrueux, sa radicale insolence, son sens du plaisir et du jeu, son exigence vis-à-vis du monde des adultes.

Le Grand Sommeil, c'est celui où se déploient les rêves effrayants et fantasques de Jeanne, le personnage au cœur de la pièce de Marion Siéfert. Jeanne est une pré-adolescente de onze ans qui a collaboré aux répétitions avant d'en être écartée pour des raisons liées à la législation du travail des enfants. Le spectacle s'est alors recomposé pour faire de cette absence le centre névralgique de la pièce. D'un duo entre enfant et adulte, nous sommes passés à un solo vertigineux, tout entier porté par la danseuse, performeuse et chorégraphe Helena de Laurens. Par sa présence explosive, elle donne corps à un personnage monstrueux et hybride : ni enfant, ni adulte, Jeanne-Helena est cette « enfant grande » qui se joue des âges, de la bienséance et des idées reçues sur ce que doivent être les petites filles. La mise en scène de Marion Siéfert fait jouer au corps et à la voix des partitions distinctes, qui se répondent, se font écho ou jouent du contrepoint, recherchant constamment la surprise. Exploitant le corps longiligne de l'interprète, la chorégraphie manie avec jouissance la grimace, l'excès et la fragmentation du corps. Au fil d'une performance d'une folle intensité, le spectacle révèle ce que cet âge peut avoir de brutal et d'inquiétant, et donne à entendre l'exigence de tout enfant d'être considéré avec le sérieux d'un adulte.

